

Chapitre 1

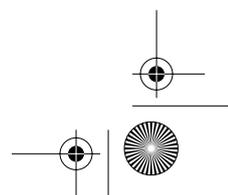
Comment peut-on être chrétien et sportif¹ ? L'américaniste Pierre de Coubertin à l'UCJG de Paris (1891)

Patrick Clastres

Depuis les premières enquêtes de Gérard Bosc et son opération de sauvetage du gymnase parisien de la rue de Trévisse, les étapes de la première greffe du basket en France sont mieux connues². Une naissance immobilière et institutionnelle échelonnée sur un peu plus de deux ans, de l'inauguration de l'immeuble le 7 mai 1893, après onze mois de travaux, jusqu'à la constitution du Basket Ball Club Trévisse en octobre 1894, sans oublier la première partie de basket-ball le 27 décembre 1893. Puis, le temps des premiers rebonds dans quelques cercles protestants, il est vrai faiblement relayé par la presse – les premiers articles datent du printemps 1898 – et par les milieux sportifs, hormis l'initiation des *rugbymen* du Stade français en février 1902. Un essor fragile, enfin, de 1906 jusqu'à la Grande Guerre, scandé par l'adoption du basket dans les patronages laïques comme catholiques, les premières parties féminines (1912) et la publication des règles par le Basket Ball Club Trévisse (1913). Au point qu'une deuxième greffe, à partir des foyers franco-américains, établis en 1917 à l'arrière du front, sera nécessaire pour installer définitivement le basket dans l'espace français des sports.

Plusieurs explications peuvent être avancées pour expliquer le faible engouement pour la balle au panier à la Belle Époque. L'influence culturelle

-
1. Nous renvoyons à Pierre BOURDIEU, « Comment peut-on être sportif ? », dans *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, pp. 173-195.
 2. Gérard BOSC, *Une histoire du basket français, 1893-1966*, Paris, Presses du Louvre, 1999, t. I, pp. 11-18. Du même auteur, « L'apparition du basket en France (et en Europe) à la fin du XIX^e siècle », dans Fabien ARCHAMBAULT, Loïc ARTIAGA, Pierre-Yves FREY (dir.), *L'Aventure des « grands » hommes. Études sur l'histoire du basket-ball*, Limoges, Pulim, 2003, pp. 45-52.

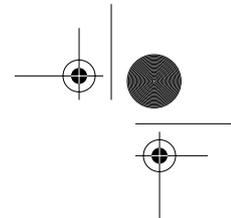




limitée du protestantisme parisien et le coût élevé des installations et du matériel, d'une part ; les réticences des hygiénistes vis-à-vis d'une pratique sportive d'intérieur ainsi que le réflexe défensif des catholiques et des nationalistes face au prosélytisme des *Young Men's Christian Association* (YMCA américains), d'autre part. Cette histoire des aléas et des lenteurs de la première diffusion du basket ne doit pas faire oublier l'enjeu culturel, religieux, et même politique, que pouvait représenter, au début des années 1890, la conversion de l'Union chrétienne des jeunes gens de Paris (UCJG) à la modernité athlétique.

Antérieure de huit mois à l'invention du basket par James Naismith à Springfield (Massachusetts), la conférence que Pierre de Coubertin prononce le 11 avril 1891 à l'UCJG pose en effet la question de l'acculturation sportive des chrétiens français, qu'ils soient protestants ou catholiques¹. Elle se présente comme une séance d'alphabétisation sportive, de catéchisme athlétique pourrait-on dire, conduite par un *sportsman* catholique en direction des jeunes protestants de la capitale, et de leurs parents. Hormis certains des élèves de l'École alsacienne qui s'initient aux sports depuis trois ans, et dont on peut supposer la présence, l'auditoire ignore probablement tout de la nouveauté sportive quand il ne la dénonce pas². Cette intervention répond à une commande des dirigeants ujistes (de l'UCJG) désireux d'établir dans la capitale le premier gymnase-club français et soucieux de réunir des fonds suffisants à cet effet³. Pierre de Coubertin est alors le seul observateur français à avoir conduit une enquête systématique sur le sport en Amérique du Nord⁴. Comme il est aussi le secrétaire général de

1. Intitulée « L'athlétisme, son rôle et son histoire », cette conférence est publiée peu de jours après dans la revue que Pierre de Coubertin destine depuis 1890 aux élèves scolarisés dans l'enseignement secondaire : *La Revue Athlétique*, deuxième année, 25 avril 1891, pp. 193-207. Voir à ce propos Patrick CLASTRES, « *La Revue Athlétique* de Pierre de Coubertin (1890-1891) : une revue sportive et libérale, patriotique et coloniale », dans Florence CARPENTIER (dir.), *Le Sport est-il encore éducatif ?*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2004, pp. 33-49.
2. Les deux premiers clubs athlétiques de la capitale, le Racing club de France et le Stade français, naissent respectivement en septembre 1882 et décembre 1883, les associations athlétiques de l'École alsacienne et de l'École Monge en juillet puis en octobre 1888, l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques en janvier 1889.
3. Le Rapport annuel de 1889-1890 fait apparaître qu'une société anonyme immobilière est déjà constituée. Voir dans ce même ouvrage la contribution de Sabine Chavinier.
4. Par arrêté de mission en date du 17 juillet 1889, Armand Fallières, ministre de l'Instruction publique, charge Pierre de Coubertin « de visiter les Universités et les Collèges du Canada et des États-Unis et d'y étudier l'organisation et le fonctionnement des associations athlétiques formées par les jeunes gens des deux pays ». Réalisé du 21 septembre au 14 décembre 1889, ce voyage d'étude donnera lieu à une publication en 1890 aux éditions Hachette sous le titre *Universités transatlantiques*.

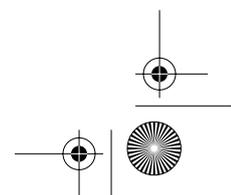


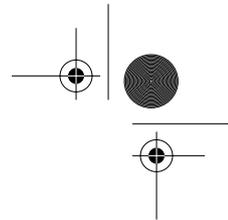
l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA) et du Comité pour la propagation des exercices physiques dans l'enseignement secondaire (Comité Jules Simon), il paraît tout désigné pour emporter l'adhésion des ujjistes parisiens.

Au fil d'une conférence donnée sur le ton de la causerie, mais sans négliger les références érudites, Pierre de Coubertin balaye un certain nombre d'objections et de critiques antisportives, tout en mettant en évidence les bienfaits physiques, psychologiques et moraux de l'athlétisme, pour les pratiquants comme pour leur patrie. Après avoir défini l'athlétisme en regard de l'éducation physique d'inspiration militaire ou médicale, le jeune conférencier – il est alors âgé de vingt-huit ans – évoque les quatre périodes qui rythment, selon lui, l'histoire de l'athlétisme. À l'athlétisme « artistique » du gymnase athénien pourvoyeur d'« harmonie humaine » succéderait l'athlétisme guerrier du Champ de Mars à Rome, bientôt délaissé pour l'athlétisme « malsain » du Cirque. De la chevalerie, l'orateur ne veut retenir que sa phase « laïque », c'est-à-dire guerrière. Quant à l'athlétisme « moderne », il en situe la renaissance dans l'Angleterre des années 1840 sous l'impulsion des *muscular christians*. Peu avant de conclure sur son « désir de faire faire au foot-ball (rugby) le tour de la France », Pierre de Coubertin propose à son auditoire de « sauter dans un tramway électrique et de descendre au coin de la Onzième avenue et de la Soixante-quinzième rue » afin de découvrir « ces maisons merveilleuses » que sont les *Athletic Clubs* américains.

Le sport civilisé par l'athlétisme

La conférence de la rue de Trévisse s'inscrit dans le cadre d'une offensive plus vaste, et lentement couronnée de succès, que Pierre de Coubertin, le Comité Jules Simon et l'USFSA mènent en direction de la jeunesse lycéenne et étudiante. Depuis que le ministre de l'Instruction publique, Léon Bourgeois, a autorisé en juillet 1890 les lycéens à s'organiser en associations scolaires, les différents propagandistes de l'éducation physique se livrent en effet une vive concurrence afin d'imposer leurs méthodes. Les moniteurs de gymnastique, formés pour nombre d'entre eux selon les principes de l'école militaire de Joinville, défendent les exercices de force et les mouvements d'ensemble. Les partisans de l'ancien communalard Paschal Grousset se rassemblent depuis 1888 au sein de la Ligue nationale d'éducation physique (LNEP) et militent en faveur des « jeux français » et de certains sports





anglais dès lors qu'ils sont ouverts à toutes les classes sociales. Quant aux chantres des sports athlétiques, ils développent une conception plus strictement élitare, dans la mesure où ils ne dirigent leurs regards que du côté des jeunes gens fréquentant les établissements d'enseignement secondaire. Pierre de Coubertin est de ceux-là qui répartissent les pratiques en fonction de l'origine sociale : aux rejetons du peuple, les rudiments de l'instruction primaire et le B.A.BA gymnastique ; aux fils de l'élite, les humanités et les sports.

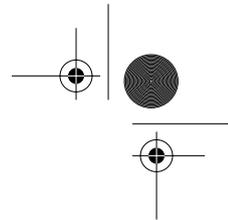
La force des préjugés est telle que les dirigeants de l'USFSA, et Pierre de Coubertin au premier chef, se gardent bien d'utiliser le terme « sport¹ ». Ils lui préfèrent le vocable « athlétisme » dérivé du grec ancien, aux accents plus académiques. Ennoblis par leur passé athlétique, les « sports athlétiques » échappent ainsi à l'effet de mode et à la référence anglaise. Toutefois, la démonstration de Pierre de Coubertin ne se limite pas à des facilités lexicales, elle s'appuie aussi sur les travaux d'éminents historiens : le professeur de lettres classiques du lycée Louis-le-Grand Georges Strehly et l'académicien Gaston Boissier pour la période antique, le professeur de l'École des chartes Léon Gautier pour le Moyen Âge.

L'évocation des exercices pratiqués en Grèce ancienne permet à Pierre de Coubertin de dénoncer l'éducation physique à l'allemande, en reprenant d'ailleurs un lieu commun largement diffusé dans l'historiographie nationale qui oppose la tyrannie des régimes prussien et spartiate à l'harmonie des expériences athénienne et française.

« Sparte, la ville des exagérations, a poussé l'éducation physique jusqu'à la sélection la plus farouche et la plus impitoyable. Il faut que ses enfants deviennent tous des athlètes ou qu'ils meurent. L'État veut une élite pour le servir ; le reste, il n'en a cure. [...] Tel était l'athlétisme athénien ; je l'ai appelé *artistique* parce qu'il répondait à cet idéal poursuivi et presque atteint peut-être par les Grecs : l'harmonie humaine, la perfection de l'individu dans ses formes et dans ses facultés. En tout cas, on y trouve tout ce qui fait la base de l'athlétisme en général ; il est librement pratiqué, il s'appuie sur la lutte et sur l'effort, il récompense pour le bien-être qu'il procure plus que par les couronnes et les applaudissements et l'on croit avec Platon qu'un "perfectionnement moral" en est la résultante. »

Cette diatribe donne à Pierre de Coubertin l'occasion favorable de se présenter comme un adversaire de l'État Léviathan auprès d'une société protestante parisienne largement acquise aux thèses libérales². De même,

1. Le terme « sport » renvoie à l'univers des courses hippiques (*turf*) et des parieurs regroupés dans le cadre du Pari mutuel depuis 1868.



l'évocation de l'athlétisme à Rome lui permet d'afficher son ralliement à la République, effectif « sur le terrain constitutionnel » depuis 1887. L'athlétisme guerrier de la République lui convient mieux, en effet, que les « folies impériales » ou les « spectacles inhumains » du Cirque impérial. Concernant le Moyen Âge, il n'a pas de mots assez durs pour ceux des chrétiens qui se sont opposés aux exercices chevaleresques du corps. C'est là une manière détournée de régler ses comptes avec les congrégations qui ont réservé un mauvais accueil à sa campagne athlétique, notamment avec les jésuites¹.

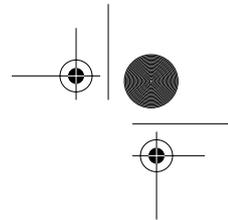
« La chevalerie, en cessant pour ainsi dire d'être laïque, changea complètement de caractère. Peu à peu s'infiltrait dans les esprits cette idée déplorable que le corps est une guenille dont on ne doit pas s'occuper. Un mysticisme absurde s'emparait du monde civilisé. On prêchait le mépris de la vie, et, sous prétexte de lutter contre la chair, on déséquilibrait la nature humaine. Individuellement, certains échappèrent à ces néfastes influences, de même sans doute qu'Athènes connut des paresseux qui ne fréquentaient pas les gymnases ; mais le bon sens public demeura profondément altéré et l'on peut dire sans exagération que l'époque actuelle a, elle-même, ressenti les lointaines conséquences d'une doctrine aussi pernicieuse. Elle en repousse, du moins, avec énergie le principe. »

Peu disert, contrairement à ses habitudes, sur les contributions à la renaissance athlétique du « chrétien du muscle », le chanoine Kingsley, et du directeur de la Rugby School, Thomas Arnold, Pierre de Coubertin préfère s'attarder sur la diffusion des sports athlétiques en Europe et dans le monde. L'athlétisme n'a donc pas seulement une histoire, il a aussi une géographie. Autrement dit, c'est un fait de civilisation. En cette décennie d'exacerbation des rivalités franco-anglaises, c'est là une manière habile de repousser les arguments des nationalistes et de tous les défenseurs des « jeux français ».

« L'Angleterre se couvrit de champs de jeu. Les sociétés se multiplièrent ; puis en quittant le sol natal, ses enfants emportèrent avec eux la recette précieuse et l'athlétisme déborda dans les deux hémisphères, sous les climats les plus variés. Les États-Unis, au sortir de la terrible guerre qui menaça leur existence, s'y adonnèrent avec passion. En Hollande, en Belgique, dans l'Italie du Nord, en France, même dans certaines parties de l'Allemagne, un mouvement analogue se dessine aujourd'hui. »

2. Si tous les protestants français ne correspondent pas au « type idéal » du huguenot wébérien (voir Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1904-1905), les familles réformées d'Alsace, de Normandie ou de la capitale s'en rapprochent largement, tout particulièrement dans ces années victoriennes.

1. Pierre de Coubertin avait pourtant parfait son éducation chez les pédagogues de la « belle mort ».



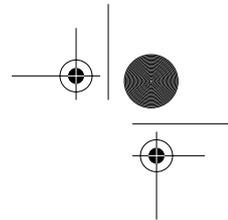
Atteindre l'âme par l'athlétisme

Par-delà les métamorphoses successives de l'athlétisme, Pierre de Coubertin insiste sur la modernité radicale de l'athlétisme anglais. Il le fait non pas en positiviste, mais en spiritualiste et en catholique converti à l'idée de progrès. Au moment où Ernest Renan publie *L'Avenir de la science* (1890) et redoute le désenchantement qui accompagne la quête du vrai, il trouve dans l'athlétisme un moyen de moderniser la morale.

« L'âme et le corps, si j'ose dire ainsi, se sont épousés à nouveau. Puissent-ils rester unis désormais, parce que leur union intime et inaltérée peut seule assurer la conquête de l'univers, l'avancement des sciences et le bonheur des hommes, ce qui constitue le seul véritable service de Dieu sur terre. »

Effort, lutte, liberté, perfectionnement moral, bien-être, telles sont les qualités que l'athlétisme permet de développer selon Pierre de Coubertin¹. En postulant que « l'effort, la lutte, l'émulation sont choses naturelles », il développe des arguments assurément familiers aux fils de la bourgeoisie protestante parisienne. Mais son apologie de l'effort et de la lutte athlétiques ne saurait déboucher sur une justification de la violence physique au moment même où les élites françaises s'émeuvent des violences faites à leurs rejetons dans le cadre des internats². Aussi prend-il soin de préciser, par exemple, à ceux « qui ne comprennent pas le football-rugby », qu'il ne se confond pas avec « un jeu de goujats, de récréation digne de garçons bouchers ». Et lorsqu'il énonce « la devise des vrais amateurs de sport », à savoir « L'effort toujours, la rancune jamais », il active les ressorts du *mutual respect* que les protestants préfèrent de loin à la tolérance des catholiques. Une telle combinaison de l'éthique du fair-play avec l'énergie du *struggle for life* produit une sorte de darwinisme athlétique, un singulier mélange d'*agôn* et d'évangile. Et s'il vante « la pratique régulière d'un athlétisme modéré et persévérant », Pierre de Coubertin vise implicitement le jeu mondain et occasionnel des oisifs tout autant que le spécialisme des sportifs

-
1. Selon Charles Kingsley, « à travers le sport, les garçons acquièrent des vertus qui ne s'enseignent pas dans les livres ; et pas seulement une capacité à oser ou bien à endurer, mais une quiétude, un sang-froid, une réserve, une honnêteté, un sens de l'honneur sans égal (...) ». Notre traduction, d'après une citation empruntée à Richard HOLT, *Sport and the British*, Oxford, Clarendon Press, 1992 (1990), p. 93.
 2. Jean-Claude CARON, *À l'école de la violence. Châtiments et sévices dans l'institution scolaire au XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1999. Également notre article sur « L'internat public au XIX^e siècle : question politique ou pédagogique ? », dans Pierre CASPARD, Jean-Noël LUC, Philippe SAVOIE (dir.), *Lycées, lycéens, lycéennes. Deux siècles d'histoire*, Paris, éd. INRP, 2005, pp. 397-413.



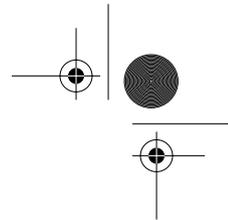
professionnels. Le *sportsman* ne saurait être qu'un athlète complet au physique comme au moral, un adepte de « tous les sports ».

Que l'athlétisme ait « des effets moraux », Pierre de Coubertin est bien en peine de le prouver. Mais, alors que la psychologie ne s'est pas encore constituée en science, il ne veut pas se résoudre à « laisser sans emploi l'un des plus puissants leviers de la nature humaine ». C'est évidemment là toute l'originalité de son projet pédagogique : produire de l'énergie individuelle et collective tout en facilitant l'intégration des normes de comportement. Norbert Elias ne dira pas autre chose lorsqu'il théoriserait le concept de civilisation et qu'il l'appliquera au phénomène sportif¹. Le *controlled decontrolling of emotions* du sociologue allemand n'est que la reformulation savante de la « bonne définition de l'athlétisme » d'après Pierre de Coubertin, à savoir « l'appel aux passions les plus nobles, aux instincts les plus virils » combiné à une morale des plaisirs que procure l'effort athlétique. Un tel apprivoisement de la violence ne débouche en aucune manière sur un plaisir purement hédoniste, mais doit permettre d'atteindre un équilibre à la fois corporel et spirituel. Et l'on ne saurait négliger, dans ce passage de son analyse, la part de son expérience athlétique personnelle que résume la formule « Faire provision d'appétit, de sommeil, de gaieté ».

Pour les Athletic Clubs américains, contre l'anthropométrie

Autant Pierre de Coubertin ne peut qu'apporter son soutien au projet de construction d'un gymnase-club à Paris, autant il redoute que ce genre d'établissement n'entraîne les jeunes ujjistes sur de fausses voies gymnastiques². Plutôt qu'un « savant docteur passionné d'anthropométrie, coureur d'expériences, chercheur de nouveautés et qui dissimulera, sous des dehors magnifiquement scientifiques, la profonde inanité de son système », plutôt que « l'installation d'une agence d'élevage », Pierre de Coubertin conseille aux responsables de l'université de Yale dans le Connecticut de

-
1. Norbert ÉLIAS, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994 (1986 pour la version anglaise).
 2. Sur le détail du séjour de Pierre de Coubertin outre-Atlantique et sur le rôle des universitaires *sportsmen* américains dans la genèse de l'idée olympique, voir la thèse désormais incontournable de Stephan WASSONG, *Pierre de Coubertin's American Studies and Their Importance for the Analysis of His Early Educational Campaign*, Würzburg, Ergon Verlag, 2002 (Université du sport de Cologne, 2000) ; traduction anglaise de l'auteur, 2004.



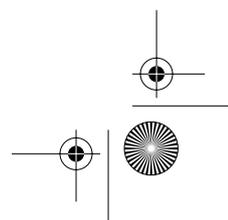
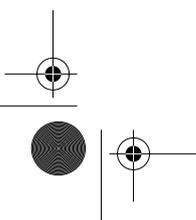
recourir aux services du professeur Goldie du New York Athletic Club qui « connaît tous les bons effets que l'athlétisme peut produire¹ ». Pour la dernière étape de son « excursion », Pierre de Coubertin s'arrête donc sur le cas des *Athletic Clubs* du Nouveau Monde qui incarnent, selon lui, la toute dernière modernité sportive, peut-être le futur athlétique de la vieille Europe. C'est probablement le moment le plus marquant de la conférence, sinon le plus attendu. La description qui suit va façonner pour quelque temps l'imaginaire des jeunes ujjistes et de leurs dirigeants².

« L'Athletic Club, qui s'élève à New York, à Boston, à Chicago, à Washington, est invariablement une maison haute de six à sept étages, coupée de vastes fenêtres et sur laquelle flotte le drapeau aux couleurs du club. Le sous-sol recèle des "allées" pour le jeu de boules, parfois un tir au pistolet, des bains turcs et une piscine de natation. Le grenier renferme un jeu de paume comme à Boston à moins qu'on y puisse installer une patinoire comme à New York. Imaginez ces hommes patinant en l'air sous un toit que supportent des colonnes dans l'intervalle desquelles ils aperçoivent New York qui s'enfonce et s'aplatit. Étrange sensation en vérité ! La piscine est faite de carreaux de faïence ; elle est assez longue pour que l'on puisse nager avec agrément, assez profonde à l'une de ses extrémités pour autoriser les plongeurs les plus hardis. Par trois larges baies, elle ouvre sur une salle dont les murs sont également recouverts de faïences multicolores ; des nattes et des tapis traînent sur le pavé. Tout un ameublement de paille et de bambou entoure la cheminée de pierre où flambe un feu joyeux. Ceci est le domaine des nageurs. Les bains turcs sont à côté, séparés par des portières épaisses ornées de croissants d'or. Montons un étage et saluons en passant le coiffeur dans son élégant petit réduit. Voici les salles de billard, les salons, le fumoir, la salle à manger. Des objets d'art sont exposés çà et là avec des inscriptions sur les socles ; ce sont les trophées glorieux gagnés par les membres du club.

Au second, le gymnase avec son parquet ciré et ses appareils multiples et savants. Sous les trapèzes et les barres fixes, il y a des matelas rembourrés qui remplacent avantageusement notre sciure de bois. Le gymnase a de douze à quinze mètres d'élévation et tout autour à mi-hauteur une galerie porte la piste de caoutchouc réservée aux coureurs. Inclivée dans les tournants, elle est bien rebondissante et sollicite vraiment à la course. À côté il y a les vestiaires avec des lavabos et des douches, la salle d'escrime tenue parfois par un Français, plus souvent par un Italien, la salle de boxe avec de grosses masses de cuir qui pendent : ce sont les *boxing-bags* sur lesquels on s'exerce à frapper pour se faire les poings.

Cela ne ressemble guère au gymnase antique, je le concède. On n'entend pas en ce lieu la parole des sages. Cependant une salle de concert a été aménagée dans quelques-uns de ces édifices à surprises et peut-être la littérature y viendra-t-elle siéger aux côtés de la musique. Dans le jour, le gymnase est un peu vide. Le matin et le soir, avant le dîner, vous le trouverez rempli. C'est l'heure où ces

1. *Universités transatlantiques*, op. cit., pp. 355-356. Pierre de Coubertin est empli d'admiration pour les émules américains du « grand Arnold » de Rugby, tel le docteur Peabody à la tête de la High School de Groton (*ibidem*, pp. 122-124).
2. On pourra lire dans les *Universités transatlantiques* les descriptions somme toute sommaires des *Athletic Clubs* de New York (pp. 44-45), de Berkeley (pp. 54-56), de Boston (p. 93).



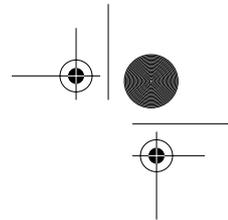
Américains affairés quittent leurs bureaux et viennent faire provision d'appétit, de sommeil et de gaieté. Ils ont là sous la main pour un prix modique tout le confort imaginable et un luxe ingénieux de plaisirs athlétiques. L'été, on se transporte hors de la ville. Le club possède généralement des terrains de jeux, un garage de bateaux, parfois une maison de campagne.

Qui l'a fait si riche ? La générosité des fondateurs. On donne par milliers de dollars : il est entendu que les plus fortunés payent pour ceux qui le sont moins. Et quand le club est construit, il y a foule pour y entrer. Le New York Athletic Club comprenait il y a deux ans 2 000 membres. Le Manhattan Athletic Club, fondé en 1877 avec 35 membres en a 1 300 aujourd'hui et l'on dit qu'il y a cinquante demandes d'admission par semaine.

Je vous ai fait visiter, Messieurs, ces maisons merveilleuses parce qu'elles sont l'asile de l'athlétisme et que leur nombre ira se multipliant d'une manière rapide. Il y en a d'autres plus modestes. Il y a aussi, sur cette terre d'Amérique où tous les systèmes sont essayés par un peuple avide de connaissances et d'expériences, il y a aussi des gymnases à l'allemande et à la suédoise où règnent les mouvements d'ensemble et les exercices anodins. J'ai fait au début la différence entre ces procédés d'éducation physique et l'athlétisme véritable ; il est inutile d'y revenir. »

Sa fascination pour les *Athletic Clubs* s'accompagne des plus grandes réticences pour ce qui concerne les gymnastiques allemande ou suédoise¹. Il faut noter ici que, dans ses *Universités transatlantiques*, il est beaucoup plus explicite sur la guerre américaine des méthodes² et sur la vogue de la « pédagogie allemande ». Sa participation au congrès relatif à l'éducation physique organisé par le *Board of Education* à l'Institut technologique de Boston lui fait craindre le pire³. La visite de l'English High School de Boston lui donne, par exemple, l'occasion de discréditer le *drill* prussien et, implicitement, l'expérience française des bataillons scolaires, qui vit d'ailleurs ses derniers moments⁴. La gymnastique d'ensemble ne trouve grâce à ses yeux

-
1. Nous reprenons ici les catégories utilisées par Jacques PORTES, *Une fascination réticente : les États-Unis dans l'opinion publique française*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990.
 2. « L'éducation américaine est un champ de bataille où la pédagogie allemande et la pédagogie anglaise sont aux prises... surtout parce que, depuis trente ans, l'élite de la jeunesse vient achever ses études dans les universités germaniques », dans *Universités transatlantiques*, p. 29.
 3. « On ne sortit guère de la médecine et du germanisme ; personne ne s'avisa de songer aux jeux et au plein air ; je fus seul à en parler et je crois bien que le Dr Harris (directeur du bureau d'Éducation) fut seul à partager mes idées... la chanson allemande revenait périodiquement comme un refrain. Et je me demandais ce qui est le plus cancéreux de la philosophie, de la pédagogie ou de la politique des Allemands modernes. L'une brise les âmes, l'autre brise les caractères, la troisième brise les États. » *Ibidem*, pp. 348-349.
 4. « La parade a lieu dans le gymnase et n'offre aucune particularité digne d'être signalée ; elle me confirme une fois de plus dans ma conviction que pour des enfants l'exercice militaire est inutile ou nuisible. S'ils n'y prennent pas intérêt, s'ils esquissent les mouvements, s'ils éludent les efforts, c'est du temps perdu ; si au contraire ils ont l'esprit tendu, s'ils s'appliquent à bien faire, s'ils guettent les ordres pour les exécuter énergiquement, leur cerveau travaille plus que leur corps et il en résulte cette fatigue nerveuse qui ne procure ni la santé physique ni le repos intellectuel. » *Ibidem*, pp. 105-106.



que dans le cas des « *physical wrecks* », c'est-à-dire « des naufragés de la force physique... des faibles, des mous, des mal constitués¹ ». Au fil des pages, Pierre de Coubertin ne cesse surtout de dénoncer les pratiques anthropométriques des « directeurs de gymnase », et, par là même, il s'en prend à la rectitude amorosienne passée dans la gymnastique des médecins hygiénistes français². « Tout cela n'est pas de l'éducation, c'est de l'élevage », conclut-il après avoir visité le Hemenway Gymnasium de l'université de Harvard (Massachusetts) dirigé par le Dr Sargent qui, à force de mesures (58 par individu) et d'exercices correctifs réalisés avec des appareils complexes de levage et de poussée, cherche à « reconstituer l'*homme normal*³ ». De même avec le Dr Hartwell à la tête du « département de la culture physique » de l'université Johns Hopkins de Baltimore qui « inspecte les jeunes gens comme un mécanicien inspecterait une machine qu'on vient de livrer⁴ ». Son entretien avec « le père de l'Anthropométrie scolaire », le vénérable Dr Hitchcock de l'université d'Amherst, le conforte définitivement dans son jugement⁵. Mais, le comble de « l'odieux et du ridicule » serait atteint avec « le transport de l'élevage systématique dans le domaine féminin » effectué par une élève du Dr Sargent, directrice du gymnase du collège de filles de Wellesley près de Boston. Et Pierre de Coubertin de rêver alors de « deux étudiantes qui se battent en duel dans le monde régénéré⁶ ».



1. *Ibidem*, p. 203.

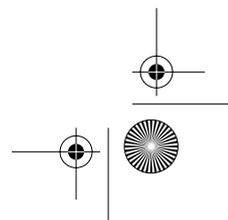
2. Pour une analyse du versant français des « illusions redresseuses » et libératrices, on se reportera bien sûr à Georges VIGARELLO, *Le Corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Armand Colin, 2004 (1978).

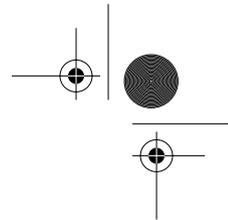
3. *Universités transatlantiques*, pp. 85-90.

4. *Ibidem*, p. 331.

5. « C'est maintenant un vieillard ; il est arrivé à ses fins : il a persuadé de nombreux disciples qu'un corps d'homme se construit comme une maison, que la gymnastique raisonnée et réglementée est le remède universel contre toutes les maladies, et qu'il faut se faire mesurer tous les quinze jours pour se connaître soi-même. Quant au rôle moral de l'athlétisme, on ne peut dire qu'il le méconnaisse ; il ne s'en doute pas. Aussi, quel parfum matérialiste s'échappe des brochures qu'il m'a remises ! En vain le nom de Dieu vient-il s'y promener çà et là sans motif ; l'impression qui s'en dégage est celle d'un idéal faussé, d'une éducation terre à terre, d'un matérialisme inconscient, mais complet. » *Ibidem*, pp. 119-120.

6. *Ibidem*, pp. 110-111.



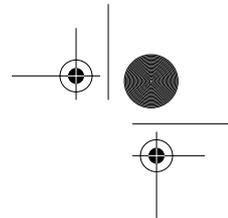


La paix internationale par l'athlétisme, une paix des patries

Outre ses liens avec la modernité industrielle, avec le progrès, l'athlétisme présenterait cet autre avantage de « contribuer à l'œuvre de paix en Europe ». Pierre de Coubertin vient tout juste de participer, à l'été 1889, au Congrès de la Paix qui s'est tenu à Paris durant l'Exposition universelle et de s'initier aux thématiques de l'éducation à la paix. Certains pèlerins de la paix promeuvent alors les échanges internationaux d'étudiants. L'idée circule même de compétitions athlétiques entre étudiants européens. Voilà un argument que le conférencier ne peut laisser échapper tant les protestants parisiens sont acquis aux thèses du *liberal pacifism*¹. Ce passage de la conférence de la rue de Trévise, Pierre de Coubertin le reprendra mot pour mot le 25 novembre 1892 lorsqu'il proposera, sans succès, aux dirigeants de l'USFSA de rétablir les Jeux olympiques². Seule sa conclusion différera puisqu'il ne destine pas les Jeux rénovés aux seuls étudiants européens mais à tous les *sportsmen* de la planète.

« Je veux attirer votre attention sur ce fait important que l'athlétisme moderne présente deux caractères absolument nouveaux : il est démocratique et international. Le premier de ces caractères assure son avenir ; en dehors de ce qui est démocratique, il n'y a plus rien de viable à présent. Quant au second, il ouvre devant nous des perspectives assez inattendues. Il y a des gens qui vous traitent d'utopistes si vous parlez de la disparition de la guerre et ceux-là n'ont pas tout à fait tort. Il y en a d'autres qui croient à la diminution progressive des chances de guerre et je ne vois pas là d'utopie. Il est évident que le télégraphe, les chemins de fer, le téléphone, la recherche passionnée de la science, les congrès, les expositions ont plus fait pour la paix que tous les traités et toutes les conventions diplomatiques. Eh bien, j'ai l'espoir que l'athlétisme fera plus encore. Nous assistons à une renaissance des universités françaises qui s'est traduite déjà par un remarquable mouvement de fédération entre nos étudiants et les étudiants étrangers. Il y a quelques jours, M. Lavisse portant spirituellement un toast libre-échangiste buvait "à l'incessante circulation des étudiants". Exportons, Messieurs, exportons des rameurs, des coureurs, des escrimeurs : ce seront des messagers de paix.

1. Les protestants français, tel Frédéric Passy, sont en effet nombreux à s'engager dans les mouvements de la paix aux côtés des Américains et des Scandinaves. Voir Verdiana GROSSI, *Le Pacifisme européen (1889-1914)*, Bruxelles, Bruylant, 1994.
2. Plus spécifiquement, voir Dietrich QUANZ, « Civic Pacifism and Sports-Based Internationalism Framework for the Founding of the International Olympic Committee », *Olympika. The international Journal of Olympic studies*, vol. 2, 1993, pp. 1-23. Voir aussi Patrick CLASTRES, « La refondation des Jeux olympiques au congrès de Paris (1894) : initiative privée, transnationalisme sportif, diplomatie des États », *Relations internationales*, 2002, n° 111, pp. 327-345.



28 PREMIÈRE PARTIE – GENÈSE ET PERCEPTION D'UN MODÈLE ÉTATS-UNIEN

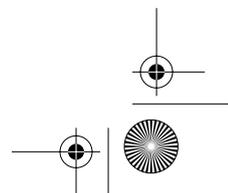
Cette affirmation peut sembler bien exagérée à quelques-uns d'entre vous ; ceux-là n'ont jamais assisté à un concours international de sports athlétiques. Ils n'ont pas vu 30 000 personnes courir sous la pluie pour assister à un match de football. Ils ne savent pas avec quel intérêt on apprend tout autour du monde, les victoires d'Oxford sur Cambridge, de Chicago sur New York, de l'Australie sur l'Angleterre. C'est de l'enthousiasme, c'est du délire. Eh bien, Messieurs, ce délire, cet enthousiasme, ce sera la paix, le jour où les champions de la vieille Europe entreront en lutte les uns contre les autres. »

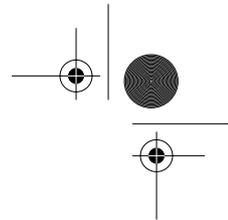
À ceux qui lui reprocheraient de trahir la patrie en faisant le jeu des Anglo-Saxons, Pierre de Coubertin tient à rappeler la devise de l'USFSA : *Ludus pro patria* (« Pour la patrie, par l'athlétisme »). N'a-t-il pas salué quelques mois plus tôt, dans la revue des adeptes de Frédéric Le Play, la naissance de la Fédération universelle des étudiants au motif qu'elle préfère « le principe infiniment juste du respect des patries » au « principe utopique de la fusion des peuples¹ » ? Mâtiné de patriotisme, son *liberal pacifism* n'est donc en rien un pacifisme utopique. C'est un pacifisme armé pour les concurrences fin de siècle entre les patries parvenues à l'âge industriel. Un pacifisme qui n'élude pas même la possibilité d'une revanche sur l'Allemagne.

« Au début de mes séjours en Angleterre, je me souviens qu'un général dont le nom est bien connu dans les Indes me fit une fois l'éloge du foot-ball en ces termes : "Ce n'est pas un jeu, c'est un combat, et une stratégie. Il y a dans un bon capitaine de foot-ball l'étoffe d'un chef d'armée. La bravoure ne suffit pas. Il faut encore le sang-froid, le coup d'œil, l'esprit d'organisation et d'administration." Je le trouvai un peu exalté. Il avait raison. Aussi notre désir est-il de faire faire au foot-ball le tour de la France et je crois que nous y arriverons, car à l'Union, je dois l'avouer, on est têtu comme des mules.

Oui, Messieurs, nous y arriverons pour le plus grand bien de la Patrie. Et de la sorte, dans le prochain foot-ball qu'elle engagera avec ses rivaux, sur le terrain de la guerre ou du commerce, de l'industrie ou de la colonisation, quand l'Europe anxieuse et attentive, demandera : Qui gagne ? – On pourra répondre : La France, par "trois buts contre rien". »

1. Pierre de COUBERTIN, « L'éducation de la paix », *La Réforme sociale*, 2^e série, tome VII, 16 septembre 1889, pp. 361-363. Il apprécie tout particulièrement la formule prononcée par Ernest Lavisse lors du banquet d'accueil des étudiants des universités étrangères à Meudon : « Le plus grand des crimes contre l'humanité, c'est de tuer une nation ou de la mutiler. »





L'athlétisme au service de la concorde religieuse et politique

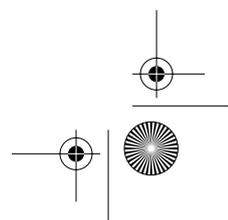
Pourvoyeur de paix internationale, l'athlétisme pourrait également s'avérer pourvoyeur de paix religieuse. Dans cette phase de « discordat » entre les Églises et l'État¹, Pierre de Coubertin voit dans la rencontre sur le stade des associations athlétiques des lycées, des écoles libres et des pensionnats religieux, un procédé de réconciliation des deux jeunesses. Sa campagne athlétique participe ainsi, sur le mode de l'initiative privée, des politiques de conciliation conduites par les gouvernements de Maurice Rouvier en 1887 ou de Charles de Freycinet entre 1890 et 1892

Encore faudrait-il que les catholiques français, à l'instar du directeur de l'école Albert-le-Grand à Arcueil, adoptent l'athlétisme. Avec deux décennies d'avance sur la hiérarchie catholique², le père Didon se distingue en effet en autorisant ses élèves à adhérer à l'USFSA (janvier 1891). Mais l'athlète façonné par le père Didon est un homme d'action catholique, et son athlétisme, un outil de reconquête.

« Plutôt que d'inventer une définition de l'athlétisme, laissez-moi vous redire celle que j'ai recueillie tout récemment de la bouche d'un homme illustre dont le nom ne peut éveiller qu'un écho sympathique dans un milieu aussi chrétien que celui-ci. En remettant à ses élèves groupés en Association athlétique un fanion à leurs couleurs, le père Didon leur donnait pour devise ces trois mots : *Citius, altius, fortius*, et il les paraphrasait en ces termes : courez plus vite, sautez plus haut, frappez plus fort. Plus vite, plus haut, plus fort, Messieurs, voilà toute la philosophie athlétique. »

En insistant sur le ralliement athlétique du père Didon³, Pierre de Coubertin laisse entendre que d'autres congrégations continuent à faire fausse route. Dans ses *Universités transatlantiques*, il a pourtant fait preuve de beaucoup moins de prudence. Sa charge violente contre les congrégations du Québec⁴ lui vaut d'être tancé par le vicomte français de Bouthillier-Chavigny

-
1. Gérard CHOLVY, Yves-Marie HILAIRE (dir.), *Histoire religieuse de la France, 1880-1914. Églises-État : le discordat*, Toulouse, Privat, 2000.
 2. À propos de la Fédération gymnastique et sportive des patronages de France (FGSPF), voir Michel LAGRÉE, *Les Origines de la FGSPF, 1898-1914. Du catholicisme social au mouvement de jeunesse*, mémoire de maîtrise d'histoire (sous la direction de René Rémond), Nanterre, 1969.
 3. Dans son *Éducation anglaise en France* parue chez Hachette en 1889, Pierre de Coubertin loue également le libéralisme athlétique des oratoriens établis à Juilly.
 4. Il reproche aux Canadiens français d'être « les humbles esclaves de leur clergé et de leurs congrégations » et dépeint les élèves des sulpiciens à Montréal comme « un cortège de ratés », dans *Universités transatlantiques*, p. 132 et p. 149.

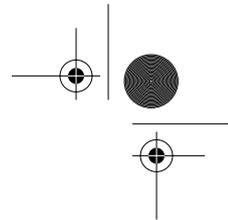




qui lui reproche la mauvaise qualité de ses informations, sa partialité et ses compromissions avec le camp républicain¹. Cette controverse vaut à Pierre de Coubertin de perdre définitivement l'appui des catholiques intransigeants français et l'éloigne de la Société d'économie sociale qui avait pourtant accueilli ses premières conférences². Elle le conduit à adopter une position, sinon œcuménique, du moins conciliatrice que traduisent sa tentative de rapprochement avec l'Union pour l'action morale de Paul Desjardins, sa présence au Congrès des religions de Chicago en 1893, ses conférences à l'UCJG en 1894 et en 1899, et son mariage en 1895 avec la fille du plénipotentiaire alsacien et protestant Gustave Rothan. Il fait alors partie de ces monarchistes et catholiques ralliés (depuis 1887, dans le sillage de Raoul Duval, pour ce qui le concerne) qui trouvent aisément un terrain d'entente constitutionnel avec les républicains spiritualistes comme Jules Simon³. L'heure est en effet au ralliement initié par le toast d'Alger du 12 novembre 1890 et officialisé par l'encyclique *Au milieu des sollicitudes* du 20 février 1892.

L'américanisme bat également son plein. Son apogée peut être daté de juin 1892 avec la visite à Paris de Mgr John Ireland⁴. Dans ses *Universités transatlantiques*, Pierre de Coubertin voue une admiration sans bornes aux grands prélatés du Nouveau Monde. Il est charmé par le recteur de l'université catholique de Washington, Mgr Keane, dont le « modernisme porterait la terreur dans l'esprit de bien des catholiques d'Europe ». En citant longuement le discours « magnifique » et « audacieux » prononcé par l'évêque de Peoria, Mgr Spalding, lors de l'inauguration de l'université catholique de Washington⁵, il prend des risques calculés, car les catholiques conservateurs ne parviendront à faire condamner le catholicisme américain qu'en

1. « Grâce à vous les Français d'Amérique sauront, désormais, à quoi s'en tenir. Leur prospérité commerciale n'est plus qu'une question de *muscles*, et à ce compte, je ne doute pas qu'ils ne conquièrent rapidement, par le *Foot Ball*, la suprématie à laquelle ils aspirent », lui répond avec ironie le vicomte de BOUTHILLIER-CHAVIGNY, *Justice aux Canadiens français ! À M. le baron Pierre de Coubertin*, Montréal, Cadieu et Derome, 1890, p. 47 (<http://www2.bnquebec.ca/numtextes/ab118.htm>).
2. Patrick CLASTRES, « La décennie leplaysienne de Pierre de Coubertin, de la réforme des lycées aux Jeux olympiques (1883-1896) », *Les Études sociales*, 2003, n° 137, pp. 5-19.
3. Sur la question religieuse et les grands débats qui la traversent, Jérôme GRONDEUX, *La Religion des intellectuels français au XIX^e siècle. Essai sur les origines de la modernité religieuse*, Toulouse, Privat, 2002.
4. L'archevêque de Saint-Paul (Minnesota) multiplie les prêches en faveur d'un « gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ». Ses conférences parisiennes seront publiées en 1894 sous le titre *L'Église et le siècle*.
5. *Universités transatlantiques*, pp. 307-311.



janvier 1895 (encyclique *Longinqua Oceani*). Il n'est pas insensible non plus au rôle joué par les YMCA, qu'il s'essaye à réhabiliter auprès de ses lecteurs français, tout en relevant l'existence de l'école de Springfield en charge de la formation des secrétaires généraux et des directeurs de gymnase¹.

De toute évidence, l'américanisme de Pierre de Coubertin n'est pas seulement athlétique, mais aussi religieux, et lui permet une plus grande proximité avec les jeunes protestants parisiens. Mais s'il vante le modèle urbain des *Athletic Clubs*, il n'oublie pas de préciser que ces derniers sont également dotés à la campagne de terrains de jeux et de *rowing clubs*. Et s'il n'accorde guère d'intérêt au basket-ball dans les années qui précèdent la Grande Guerre², c'est manifestement parce que c'est un partisan de sports plus « virils » comme le football-rugby. L'attitude de ses coreligionnaires catholiques vis-à-vis du basket-ball est davantage dictée par les flux et reflux de l'anti-protestantisme³. Lorsque le basket-ball arrive à Paris en décembre 1893 en plein apogée de l'américanisme, les catholiques français ne sont pas encore convertis à l'idée athlétique. Puis l'encyclique *Longinqua Oceani* de janvier 1895 et l'affaire Dreyfus interdisent la diffusion d'un sport aussi protestant que le basket-ball dans les milieux catholiques. Il faut attendre la conversion de la Fédération gymnastique et sportive des patronages de France aux sports athlétiques en 1903, puis la séparation des Églises et de l'État en 1905, pour que les premiers patronages adoptent en 1906 le basket-ball à des fins de reconquête religieuse. Dans un élan athlétique vers Dieu.

1. « Il paraît que cette œuvre franchement chrétienne et dirigée par des protestants, mais ouverte à tous et n'exigeant de ses membres aucune profession de foi religieuse, amène peu de conversions ; et on part de là pour blâmer ses tendances et démontrer son inutilité. Tous ceux pourtant qu'elle a secourus, égayés, distraits, soutenus et instruits lui gardent une éternelle reconnaissance. » *Ibidem*, pp. 113-114.
2. Nous avons relevé seulement trois mentions concernant le basket-ball dans la *Revue olympique* entre 1901 et 1914. En octobre 1907, Pierre de Coubertin cite le basket-ball parmi les sports pratiqués dans les camps d'été américains. Parmi d'autres statistiques, il donne en octobre 1908 le chiffre de 8 367 basketteurs parmi les 847 000 membres de l'*Amateur Athletic Union* des États-Unis, laquelle ne comprend pas les clubs universitaires. Enfin, en mai 1911, il s'offusque que les femmes puissent pratiquer l'escrime en compétition et signale l'existence d'un « jeu de basket-ball transformé et devenu mixte qui est en si grande vogue en Hollande ».
3. Jean BAUBÉROT, Valentine ZUBER, *Une haine oubliée. L'antiprotestantisme avant le « pacte laïque » (1870-1905)*, Paris, Albin Michel, 2000.